

- Il y a un siècle, au temps des loisirs et des magazines de mode, maigrir devenait un impératif inédit.
- Celui-ci a accentué les préjugés que l'Occident a toujours posés sur la grosseur.
- C'est ce que raconte l'ouvrage "Histoire des préjugés".

“Les gros manquent de volonté”

Entretien Bosco d'Otreppe

Historienne, traductrice et journaliste française, Jeanne Guéroul a codirigé l'ouvrage *Histoire des préjugés*. Elle revient aux racines de celui qui touche les personnes dites “grosses”, et sur le regard de plus en plus sévère que l'Occident a posé sur elles durant son histoire.

Les années 1920 marquent un tournant, écrivez-vous. Pour la première fois, maigrir devient un impératif. Qu'est-ce qui s'est joué à l'époque ?

À partir de la seconde moitié du XIX^e, les sociétés occidentales entrent progressivement dans l'ère des loisirs. Séjours à la plage, bains de mer, sport... Tout cela dénude les corps. Jules Michelet en témoigne dès 1861 dans *La Mer*: la fréquentation croissante des plages impose, selon lui, une “cruelle exhibition” à la femme un peu forte, humiliée par le regard des “rivaux charmés de la trouver laide”, et des hommes, “rieux sans pitié”. Les débordements de chair sont moins bien tolérés, ce dont les magazines de mode se font l'écho. D'autant que l'arrivée dans les foyers des miroirs en pied et des balances permet de se surveiller au quotidien. Désormais, on attend des corps enveloppés – en particulier ceux des femmes – qu'ils se corrigent. Rester gros, c'est se négliger et manquer de caractère. À la fin du XIX^e siècle, les femmes investissent également de plus en plus l'espace public. Le besoin de mobilité entraîne la disparition du corset et l'apparition d'une silhouette nouvelle, plus libre, svelte, musclée, à l'image de la “garçonne”. La tyrannie de la minceur commence...

Un siècle plus tard, sommes-nous toujours les héritiers de cette nouvelle appréhension du corps ?

La minceur nous obsède et nous culpabilisons les “gros”, désormais rendus responsables de leur silhouette. Le problème est que souvent, les régimes ne fonctionnent pas. On sait aujourd'hui que l'obésité est une maladie multifactorielle (prédispositions génétiques, dérèglements hormonaux, précarité...) dont le traitement n'est pas évident. Il en résulte une souffrance accrue chez les person-

nes obèses à qui l'opinion commune reproche, encore et toujours, de manquer de volonté.

Ce qui est inédit depuis un siècle, c'est donc l'impératif de maigrir. Pourtant, si ce n'est au Moyen Âge, le regard sur les “gros” ne fut jamais tendre...

Il n'y a jamais eu en Occident de regard bienveillant sur les rondeurs, mais cette vision s'est durcie au fil des siècles.

Certes, au Moyen Âge, l'embonpoint est toléré; dans un monde où l'on manque de nourriture, être gros est un signe de puissance et d'autorité. Le “gros” est alors rarement moqué, sauf lorsque l'excès d'embonpoint a un effet invalidant: un roi qui ne peut plus monter à cheval est totalement discrédité.

Dès la Renaissance, la critique des rondeurs, associée au manque d'efficacité, s'accroît. L'architecte Vauban refuse d'employer des “gourmands” qu'il juge “incapables de servir”. Au siècle des Lumières, le “gros” est taxé d'impuissance, d'absence de vitalité et, surtout, de perte de sensibilité, maître mot du temps. Avec la Révolution, et tout au long du XIX^e siècle, apparaît une nouvelle stigmatisation: le surpoids traduit l'excès de richesse, le profiteuse. La critique devient sociale. Le regard change encore au XX^e siècle. Dans une société plus individualiste, notre corps définit qui nous sommes, et nous sommes responsables de nos rondeurs.

Le regard le plus sévère est cependant toujours posé sur les femmes, expliquez-vous.

On a longtemps toléré un certain embonpoint chez l'homme – signe d'opulence, de domination et de réussite – mais jamais chez la femme. Toutes les époques sont attachées à la minceur féminine, comme le prouve la présence durable du corset. Mais les critères de cette minceur ont évolué et ne sont devenus le diktat que nous connaissons aujourd'hui qu'au XX^e siècle. Notons que si on

dénigrât la grosseur féminine, on rejetait encore davantage la maigreur qui rappelait les maladies et les famines.

Ce regard de dédain posé sur les rondeurs est-il universel ou occidental ?

Il est occidental, mais les valeurs de l'Occident tendent à s'imposer partout. Certaines communautés traditionnelles africaines voient cependant dans l'embonpoint féminin un signe de fécondité très prisé.

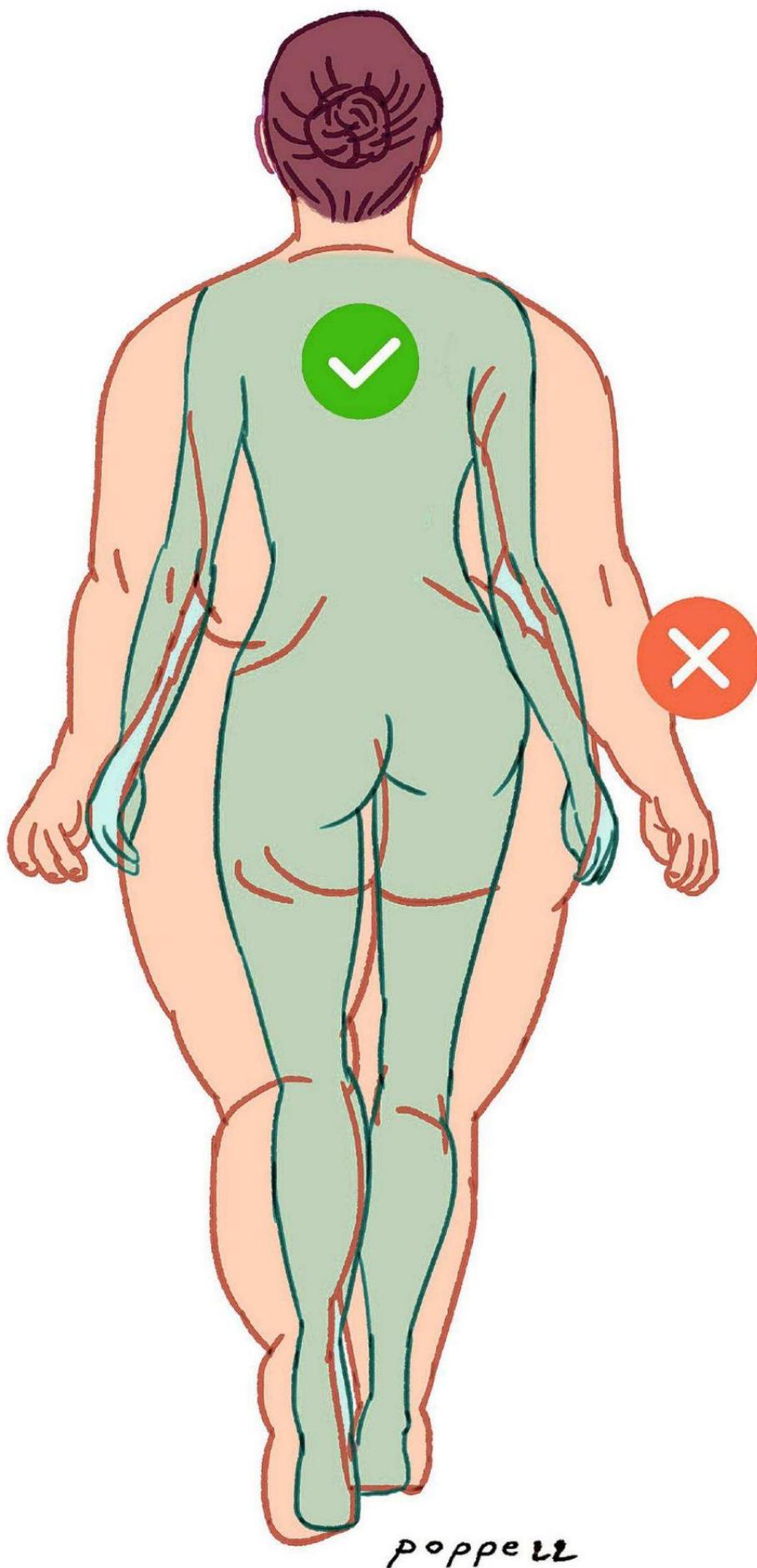
Ce qui est étonnant c'est que notre regard, bien que sévère, reste ambivalent: il y a les “bons gros” et les “mauvais gros”...

En effet, à partir des années 1930, l'embonpoint se démocratise. Petit à petit, la consommation se généralise, les portions deviennent plus abondantes, si bien qu'on voit les pauvres s'arrondir à leur tour et souffrir de “maladies de riches” comme le diabète ou la goutte, surtout lorsqu'ils sont victimes d'une mauvaise alimentation. L'obésité traverse désormais les classes sociales. Pour autant, on aime les “bons gros” dont la corpulence rassure: ainsi de Gérard Depardieu ou de Marlon Brando. Certaines fonctions donnent aussi au “gros” un capital de sympathie: on imagine mal un boucher

famélique, et l'homme politique arrondi est crédité d'une capacité d'empathie. Par contraste, on méprise la foule de “mauvais gros”, qui comptent souvent parmi les plus pauvres. Ainsi, la stigmatisation au quotidien des personnes en surpoids est réelle: depuis les commentaires déplacés des médecins jusqu'à la discrimination à l'embauche, en passant par les insultes en public. En dépit d'une mobilisation croissante contre la “grossophobie” depuis quelques décennies, les préjugés restent tenaces. En 2020, 67% des Français estimaient que perdre du poids était d'abord une question de volonté (sondage Odoxa).



Histoire des préjugés
 Sous la direction de Xavier Mauduit et Jeanne Guéroul.
 Éditions Les Arènes, 2023.



Histoire des préjugés

Les clichés ont la vie dure

“**Les femmes** sont hystériques”, “l’art contemporain n’est pas vraiment de l’art”, “les aristocrates sont réactionnaires” et “les écologistes sont contre le progrès”. Voici autant de préjugés qui, explicitement ou plus insidieusement, structurent encore nos imaginaires collectifs.

Sous la direction de Jeanne Guéroul et Xavier Mauduit, 39 historiennes et historiens ont décidé d’affronter de tels préjugés pour en comprendre les racines et les ressorts. Ainsi, le grand spécialiste des images Michel Pastoureau explique pourquoi les roux ont été accusés de fausseté, ou par quels mécanismes la formule “sale et lubrique comme un porc” s’est popularisée. De son côté, Catherine Brice, spécialiste de l’histoire italienne, relève les stéréotypes qui accompagnent les Italiens.

Les préjugés, notent Jeanne Guéroul et Xavier Mauduit en introduction, sont “*des opinions a priori défavorables, parfois favorables, des appréciations formulées par avance [qui] se construisent sur l’ignorance, la rumeur, l’apparence, ou encore l’indifférence de l’autre*”. Ils “*s’apparentent aux stéréotypes, aux partis pris, aux clichés. Ils se présentent comme des vérités universelles, intemporelles, sans aucune nuance possible sinon celle de l’exception, qui évidemment confirme la règle*”. Ils sont partout, chacun ou presque en est un jour ou l’autre victime et ils sont délicats à renverser, tant ils s’appuient sur des représentations sociales. Certes, nous en rions parfois, nous savons par exemple “*que les noirs ne sont pas serviles par nature*” ou “*que les artistes ne sont pas forcément des parasites*”. Pourtant, par une perversion mentale, jaillit parfois au cœur de nos conversations: “*enfin, un peu quand même*”, “*il n’y a pas de fumée sans feu*”...

Sans faire le tour de tous les préjugés qui habitent nos conversations, les historiens rassemblés pour cet ouvrage cherchent donc à déconstruire ces “*toxines de notre activité mentale*”. Chaque lundi de janvier et février, avec le spécialiste de la thématique abordée, *La Libre* remontera aux sources d’un préjugé présenté dans ce livre.